



**HAL**  
open science

# Dynamique des langues autochtones au Mexique. Pluri-dénomination des langues et utilisation des technologies digitales

Claudine Chamoreau

► **To cite this version:**

Claudine Chamoreau. Dynamique des langues autochtones au Mexique. Pluri-dénomination des langues et utilisation des technologies digitales. 2022. halshs-03881031

**HAL Id: halshs-03881031**

**<https://shs.hal.science/halshs-03881031>**

Submitted on 1 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Dynamique des langues autochtones au Mexique. Pluri-dénomination des langues et utilisation des technologies digitales**

Claudine Chamoreau

Directrice de recherche au CNRS (Structure et Dynamique des Langues, SeDyL / Centre d'Etudes Mexicaines et Centraméricaines, CEMCA)

Les langues autochtones au Mexique vivent des tensions entre le manque de transmission intergénérationnelle et la reconnaissance officielle de ces langues. D'une part, le pourcentage de locuteurs de langues indigènes ne cesse de chuter (de 16% en 1930 à 6,2% en 2020). D'autre part, la Loi Générale des Droits Linguistiques des Peuples Indigènes, publiée en 2003, proclame l'égalité de l'espagnol et des langues indigènes parlées sur le territoire mexicain; toutes sont désormais reconnues comme des langues nationales. Cette décision du gouvernement, qui est loin d'être encore appliquée de nos jours, a été mise en place suite aux mouvements sociaux des années 90 (mouvements zapatistes). C'est aussi à ce moment qu'un autre mouvement s'est fortement renforcé, la revendication de l'usage officiel du nom qu'un peuple se donne à lui-même et à sa langue, c'est-à-dire son auto-dénomination et l'abandon du nom attribué par un groupe externe ou son allo-dénomination. L'enjeu du nom d'une langue n'est pas uniquement linguistique, il reflète des actes de légitimation et se présente comme un instrument de pouvoir. La transmission d'une langue autochtone est souvent caractérisée comme orale et interne à des familles et à des villages. Mais que se passe-t-il lorsque les locuteurs migrent et souhaitent continuer à utiliser leur langue ? La transmission se fait par des moyens digitaux, par internet et par des réseaux sociaux. Que ce soit l'information, les discussions ou les cours de langues, les différents réseaux permettent de répondre à des situations et besoins nouveaux de communication.

Ces deux dynamiques actuelles, l'enjeu des dénominations, qui aboutit à la coexistence de plusieurs noms pour une seule langue ou pluri-dénomination, et la transmission par des réseaux sociaux et l'utilisation de technologies digitales, seront les deux thématiques que nous allons aborder.

### **Pluri-dénomination des langues autochtones. Un jeu de double miroir**

Les situations de contacts entre deux peuples conduisent souvent à un déséquilibre entre les groupes présents, favorisant l'émergence d'une nouvelle désignation d'un peuple connue aussi comme « ethnonyme » et de sa langue nommée aussi « glottonyme ». Généralement, le groupe qui domine militairement, politiquement, économiquement et socialement impose un nom au groupe qui est en situation d'infériorité. Les personnes dominantes nomment, catégorisent et hiérarchisent selon leur propre point de vue. Dans l'histoire, certaines allo-dénominations révèlent des positions ethnocentriques ou des visions partielles. Par exemple, les peuples indo-européens avaient la particularité d'offrir — à travers les noms qu'ils attribuaient aux autres — des informations sur leur propre vision du monde, ainsi que sur leur mode de conquête. Lorsque la conquête se déroulait avec difficulté, l'autre apparaissait comme un ennemi : il recevait un nom formé à partir de la racine *dasá* qui signifie « ennemi, démon ». Au contraire, lorsque la situation n'était pas conflictuelle, l'autre pouvait être désigné par l'incompréhensibilité de sa langue, avec le terme *barbare*, qui a une origine onomatopéique, imitant la langue incomprise en disant *brbrbr*

(Bader 1985 :78)<sup>1</sup>. Le terme *berbère*, qui nomme le peuple (et la langue) vivant en Afrique du nord est un exemple de ce type d'usage. Aucune dénomination n'est neutre, rappelons par exemple que les termes que nous employons pour désigner les autres - et parfois nous-mêmes -, les *aborigènes*, *indigènes* ou *autochtones* renferment des étymologies précises : si la différence entre ces groupes et les nouveaux arrivants est marquée en termes de temps d'occupation d'un territoire, le terme *ab-origène* « depuis les origines » sera utilisé (*ab-* « éloignement, lointain dans le temps »). S'il s'agit d'une différence spatiale, de lieu de naissance où arrive l'étranger, c'est le terme *indi-gène* « né à cet endroit » (*indi-* « dans » et *gène* « né là ») qui sera employé. Le terme *auto-chtone* « celui qui est né dans le lieu où il vit » renvoie tant au spatial qu'à la personnalité (*autos* « de soi-même » et *khton* « terre »).



Femmes indigènes purepecha sur le marché de Pátcuaro, vendant leurs rebozos traditionnels en laine. Les broderies de leurs chemisiers et leurs jupes leur permettent de s'identifier (Photo C. Chamoreau).

Au Mexique, on peut apprécier les différentes stratégies choisies par les Mexicas pour donner un nom à un peuple conquis ou à un peuple avec lequel ils étaient en contact (voir en annexe le tableau de quelques allo-dénominations et auto-dénominations). L'incompréhension de la langue de l'autre a conduit à nommer certains peuples *Popoloca*, ce qui signifie « grogner, marmonner, parler entre les dents, être bègue, parler une langue barbare et incompréhensible ». *Popoloca* est l'équivalent du terme *barbare* pour les peuples indo-européens, les stratégies étaient donc

<sup>1</sup> Bader Françoise, 1985, De sk. *anyá-* à sk. *arya-*: noms i.e. de l'autre, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, Tomo LXXX, 1, p. 57-90.

identiques. Au contraire, certains peuples ont été nommés en référence à une caractéristique fonctionnelle : par exemple, les *Matlazinca*. Sahagún (1992 [1569] : 605)<sup>2</sup> émet l'hypothèse que ce nom vient du mot nahuatl *matlatl* « filet » et qu'il est appliqué à ce peuple parce que celui-ci utilisait un filet pour écoster le maïs.

Les deux types de noms, allo-dénomination et auto-dénomination, peuvent coexister et se transmettre à travers le temps. Cette transmission peut susciter différentes réactions. Chez certains peuples, la conservation de l'allo-dénomination ne pose pas de difficultés, le peuple est suffisamment affirmé pour accepter le nom comme une forme sur laquelle se construit, se modifie, s'adapte et évolue son identité et sa langue. Le terme reste identique mais il y a une restructuration de son sens. Toutefois, d'autres peuples ont besoin d'affirmer et de faire reconnaître leur identité en affirmant leur propre nom. À cette fin, ils proposent un changement dans la transmission officielle de leur nom afin d'imposer aux autres leurs propres références, leur propre dénomination. Dans ce jeu, on entrevoit un effet de pouvoir, car une dénomination est faite pour nommer, catégoriser (le nom est rarement neutre et renvoie le plus souvent à des qualités positives ou négatives) et pour hiérarchiser. Cette hiérarchisation découle en grande partie des effets de catégorisation aux relations entre les peuples : on parle d'une langue dominante et véhiculaire, d'une part, et d'une langue dominée et vernaculaire, d'autre part. Il s'agit d'opérations qui consistent à induire une confusion idéologique entre la hiérarchie sociale, voire politique des groupes et une hypothétique hiérarchie des langues qu'ils parlent. Ce processus est visible au Mexique dans l'utilisation du terme « dialecte », qui était, et qui est parfois encore, utilisé pour désigner les langues indigènes. Dans cet usage, le mot « dialecte » a une valeur péjorative pour marquer une hiérarchie sociale et politique ; en revanche, en linguistique, il désigne les variétés d'une langue, par exemple les dialectes suisses, marseillais ou canadiens du français.

En général, l'acceptation d'un ethnonyme ou d'un glottonyme entraîne sa transmission et son utilisation au sein du groupe désigné et également par les peuples qui le nomment. Cependant, la pérennité du nom ne signifie pas la préservation stable et immuable de sa signification. Lorsque l'on parle aujourd'hui de *français*, on ne se focalise pas sur l'origine germanique que ce nom révèle. Cependant, après plus de quinze siècles, ce nom germanique désigne une langue considérée aujourd'hui comme latine. Les Francs s'installèrent à l'ouest du Rhin à la fin du V<sup>ème</sup> siècle, mais étonnamment, ils ne parvinrent pas à imposer leur langue en Gaule, et l'ont abandonnée pour adopter le latin vulgaire, la langue des Romains, présente sur ces terres depuis 100 avant J.C. Très vite, les Francs, peuple germanique, parlent une langue latine (avec une influence germanique) ou, en d'autres termes, une langue latine est désignée par un nom germanique. La conquête militaire et politique n'a pas permis aux Francs d'imposer leur langue. Il y a donc une différence entre le signifiant dérivé *français* (présent au XI<sup>ème</sup> siècle sous le nom de *franceis*, puis au XII<sup>ème</sup> siècle il évolue en *françois* et enfin au XVIII<sup>ème</sup> siècle il se stabilise en *français*) et son signifié qui inclut le syncrétisme entre les cultures germaniques et latines. L'origine du peuple conquérant diffère de l'origine de la langue qu'il parle : un même nom peut cacher des réalités différentes. Cependant, certaines langues, comme le grec (que les locuteurs eux-mêmes désignent comme la langue hellénique), nomment le pays que l'on connaît comme France, ses habitants et sa langue avec les termes *Gaule*, *Gaulois*. Que l'on utilise *gaulois* ou

---

<sup>2</sup> Sahagún fray Bernardino de, 1992 [1569], *Historia General de las Cosas de Nueva España*, Mexico, Porrúa.

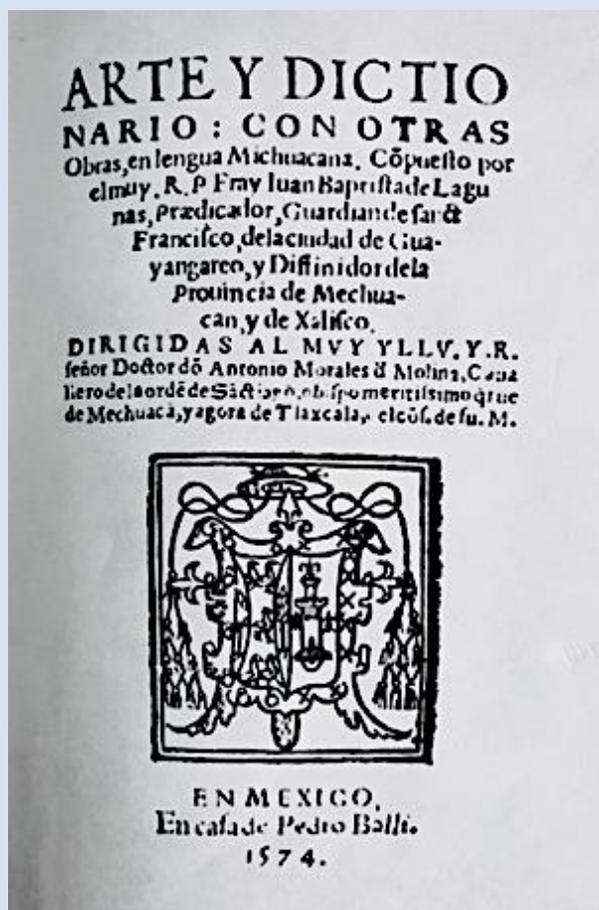
*français*, les références sont identiques, seule la forme est différente, renvoyant à deux étapes historiques de ce territoire et du peuple qui l'habite.

Le nom d'une langue n'est pas irréversible. La stratégie consistant à vouloir changer le nom est un jeu de pouvoir entre les personnes 'à défendre', et l'entité définie comme une menace, le groupe externe. La question du nom d'une langue susciterait moins de passion si elle était uniquement linguistique, mais elle reflète des actes de domination et de légitimation et se présente comme un instrument de pouvoir et de puissance ainsi que de manipulation. Ces situations de pluri-dénominations sont très actuelles au Mexique. Voyons un exemple de façon détaillée. Les termes de *langue de Michoacán*, *juchari anapu*, *tarasque* et *purepecha* désignent tous aujourd'hui la langue parlée dans le Michoacán. Ils étaient présents avant l'arrivée des Espagnols, mais il semble que deux d'entre eux n'étaient pas utilisés pour exprimer le nom de la langue et de la culture : *tarasque* et *purepecha*, qui sont les plus utilisés de nos jours, mais furent adaptés pour un tel usage. L'adaptation se situe au niveau sémantique pour le premier et au niveau socio-idéologique pour le second : il en résulte une situation plurielle et hétérogène non seulement au niveau de la signification de chaque terme, mais aussi au niveau de son utilisation. Voyons les spécificités de chacun des termes. Le terme *langue de Michoacán* est le seul qui ait une origine externe. C'est un nom créé et utilisé par les Aztèques. Ils ont attribué l'ethnonyme *Michuaque* à ce peuple en référence à une particularité de la région : *Michoacán* signifie « le lieu des propriétaires de poissons ». Les noms du groupe et de la langue sont construits à partir du toponyme (Sahagún, 1992 [1569] : 609, chapitre 29 du livre X). Cependant, plusieurs doutes subsistent : par exemple, nous ne savons pas si le toponyme se référait à toute la région ou seulement à la ville connue aujourd'hui sous le nom de Tzintzuntzan. Le nom *langue de Michoacán* est utilisé dans les livres écrits après l'arrivée des Espagnols (cf. Gilberti et Lagunas)<sup>3</sup>. Progressivement, son usage s'est perdu. De nos jours, ce terme est rare et indique généralement la langue parlée au XVI<sup>ème</sup> siècle. Ce terme contient donc une charge sémantique historique qui délimite son usage. Pour sa part, le glottonyme *juchari anapu* est une auto-désignation à usage surtout interne, présente dans de nombreuses langues et signifie « notre langue, la nôtre, ce qui est originaire de nous ». Nous avons des traces de son utilisation depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle : sur la page de titre de son ouvrage, Lagunas (1574) se positionne comme « extérieur » à la langue car il écrit une grammaire sur une langue qui n'est pas la sienne, mais il montre ses connaissances en utilisant cette dénomination interne, tout en indiquant « votre langue » (voir la reproduction ci-après des premières pages de la grammaire de Lagunas). Pour sa part, Juan de Medina Plaza, dans son dialogue écrit en 1575, mentionne à plusieurs reprises la difficulté d'exprimer certaines notions dans cette langue. Il oppose alors (p. 34 et 150 /traduction p. 186 et 302)<sup>4</sup> *tuhcha anapu uandaqua*, traduit par « votre langue », et *hucha eueri uandaqua* « notre langue ». Aujourd'hui, cette dénomination est utilisée par les locuteurs de la langue et apparaît dans plusieurs écrits. *Langue du Michoacán* et *juchari anapu* sont deux appellations utilisées avant l'arrivée des Espagnols, mais elles sont partielles car elles établissent une frontière d'usage : la première permet un ancrage dans la langue utilisée au XVI<sup>ème</sup> siècle et

---

<sup>3</sup> Gilberti Maturino, 1987 [1558], *Arte de la lengua de Michuacán*, Morelia, Fimax, Introducción de J. Benedict Warren. Lagunas Juan Baptista de, 1983 [1574], *Arte y Dictionario con otras obras en lengua Michuacana*, Introducción de J. Benedict Warren, Morelia, Fimax.

<sup>4</sup> Medina Plaza Juan de, 1998 [1575] *Diálogo sobre la naturaleza*, traducido por Pedro Márquez Joaquín, Zamora, El Colegio de Michoacán/Fideicomiso Teixodor.



Juan Baptista de Lagunas, *Arte y Dictionario con otras obras en lengua Michuacana*, (Mexico, 1574), Introduction de J. Benedict Warren, Morelia, Fimax. Premières pages; sur la page de gauche, les premières lignes sont 'Arte y dictionario: con otras Obras en lengua Michuacana'. Sur la page de droite, la dernière ligne sous l'image est : 'thuhchanapuvãdaquahibo', autrement dit : 'en votre langue'.

la seconde met en évidence la dimension collective, la langue partagée par un groupe, comme un bien social, un élément unificateur et un lieu d'origine. Les deux dénominations sont descriptives avec des charges sémantiques, historiques, idéologiques et linguistiques très fortes.

Il existe plusieurs hypothèses concernant le nom *tarasque*, celle qui semble la plus probable est liée à une erreur d'interprétation linguistique, une « vision ou audition sourde » de la langue de l'autre. En effet, lorsque les Espagnols sont arrivés et ont emmené des femmes, les locuteurs les ont appelés *tarhaskwe*, ce qui signifie « gendre » ou « beau-père », scellant une alliance familiale entre beaux-parents et gendres. Cette version est présente dans plusieurs textes du XVI<sup>ème</sup> siècle, par exemple dans Lagunas (1983 [1574] : 146). Il semble donc que le terme de parenté ait accédé au statut de noms du groupe et de la langue. Ce qui semble être un malentendu a fonctionné et continue de fonctionner comme un glottonyme et un ethnonyme depuis près de cinq siècles. Son utilisation a été presque exclusive du XVII<sup>ème</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle au moment où le terme *purepecha* s'est progressivement imposé. Le terme *purepecha* (connu aussi comme *porepicha*, *purhepecha*, *phurhépecha*, *phorhépicha*...) est présent au XVI<sup>ème</sup> siècle et, désigne une classe sociale de l'ancien royaume de Michoacán, la classe située en bas de la hiérarchie sociale : les gens du peuple. Le terme est utilisé de cette façon dans un jugement de 1564



Femme purepecha de Cheranastico vendant le miel qu'elle récolte au marché de Patamban. Elle dévoile un usage particulier de son rebozo traditionnel, il lui permet de se protéger du soleil (Photo C. Chamoreau)

(Martinez et Espinosa 1992 : doc. I, folio 21r, ligne 9 et folio 21v, lignes 4, 9 et 29)<sup>5</sup>. Après avoir énuméré plusieurs noms de personnes, il est précisé *yamendo purepecha* « tous purepechas ». Le terme englobe des significations telles que : gens du peuple, personnes qui travaillent ensemble en communauté ou qui se déplacent en famille indiquant une certaine mobilité. Nous retrouvons ce sens, en partie, aujourd'hui dans le mot *purempini* « visiter ». Le terme *purepecha* (phonétiquement *phurhepecha*, avec un [ph] aspiré et un [rh] rétroflexe) signifierait « celui qui visite les gens ». Le sens de visiteurs et d'alliance est intéressant car c'est de l'alliance entre les anciens habitants du Michoacán et les Espagnols que sont nés les Purepechas actuels. De même que *tarasque* qui est un terme de parenté devenu glottonyme et ethnonyme, *purepecha* est un terme de structure sociale qui a été progressivement utilisé avec une connotation générique : le nom d'une partie de la société désigne l'ensemble. Ce phénomène s'explique par les transformations et réorganisations sociales et politiques qui ont eu lieu après la conquête : la purepechisation de toute la société. L'utilisation du terme *tarasque* existe depuis plusieurs siècles et est prédominant, surtout lorsque la langue est mentionnée en dehors de la région et à l'étranger, bien que l'utilisation du terme *purepecha* progresse depuis son usage au niveau national en 1937 dans le titre d'un discours de Lázaro Cárdenas et en 1990 dans le recensement général de la population.

Ces quatre dénominations pour un peuple et une langue constitue un exemple assez symptomatique de la dynamique actuelle des revendications de l'utilisation officielle des auto-dénominations. Au Mexique, les allo-dénominations des langues autochtones au Mexique ont été donnés principalement par les Aztèques lors de leurs conquêtes territoriales (*otomi, popoluca, mazahua, zapotèque, mazatèque, huastèque, zoque ...*), d'autres comme *huave* semble être d'origine zapotèque, certaines comme *tarasque, purepecha* ou *totonaque* ont des étymologies internes et quelques-unes ont des origines inconnues comme *tseltal* ou *tsotsil* (voir quelques exemples en annexe).

La coexistence de différentes dénominations pour un peuple et sa langue montre la difficulté de choisir un nom, surtout lorsqu'il est chargé de significations historiques et sociales. La pluri-dénomination permet de comprendre la variabilité des modes de transmission, l'adaptation et la reconstruction subies par un peuple. D'une part, lorsque les connaissances historiques sont importantes, les variations sont mieux acceptées et cristallisées, comme dans le cas de *gaulois/français, allemand/deutsch/germain, ou grec/hellénique*, etc. Cependant, il est parfois nécessaire de manier certains termes avec prudence en contextualisant leur utilisation afin de ne pas mélanger les niveaux mythologiques et symboliques avec l'histoire et de ne pas ancrer cette dernière dans le champ de la subjectivité et de l'idéologie. Par exemple, le terme *Gaule* peut désigner le peuple celte (et sa langue) présent avant la conquête romaine, ainsi que le peuple actuel (tel que les Grecs l'appellent). Cependant, il serait anachronique d'utiliser le terme *français* pour désigner le peuple gaulois. De même, il est anachronique d'appeler la noblesse et les derniers souverains du royaume de Michoacán, *Purepecha*. En revanche, lorsqu'à l'origine incertaine s'ajoute un présent révélateur de revendication identitaire, les différents termes sont souvent présentés comme des variantes concurrentes dont l'une pourrait être éliminée. Ce serait oublier que la pluralité témoigne des évolutions historiques et politiques ainsi que de

---

<sup>5</sup> Martínez Rodrigo y Espinosa Lydia, 1992, Documento I, *Cinco documentos en lengua de Michoacán-Siglo XVI*, Mexico, Dirección de Estudios Históricos, INAH.

l'hétérogénéité de l'identité : elle révèle une dynamique essentielle à la construction de l'identité du peuple. Par conséquent, le choix d'une dénomination n'est pas neutre, il manifeste l'attitude que l'on adopte envers ceux que l'on désigne.

## Allo-dénominations et auto-dénominations de différents groupes et langues au Mexique

Pour plus d'exemples :

[https://sic.cultura.gob.mx/lista.php?table=inali\\_li&disciplina=&estado\\_id=](https://sic.cultura.gob.mx/lista.php?table=inali_li&disciplina=&estado_id=)

Allo-dénominations	Auto-dénominations
Otomi 'ceux qui chassent avec des flèches les oiseaux'	Hñāhñu (Valle du Mezquital) 'ceux qui parlent la langue nasale' Ñathó (Région de l'ouest) 'ceux qui ont le nez aplati' Yühmu (Ixtenco)
Popoloca 'grogner, parler une langue barbare et incompréhensible'	Ngiwa (Région du nord) 'los habitants des plaines' Ngiba (Région du centre)
Zoque 'ceux qui pêchent l'escargot de rivière, boue'	Tsuni (Région centre) Ode püt (Région à l'est) 'gens de langue'
Zapotèque 'ceux du lieu où habitent les Dieux'	Diidxa zá (Région de l'isthme) 'langue des nuages' Bène xhon (Région du nord)
Mazatèque 'gens des cerfs des montagnes'	Naxijen (Région du nord-est)
Mazahua 'gens des cerfs'	Jnatrjo (Région de l'est) 'parole, langue'
Huastèque 'petit escargot ou calebasse'	Teenek 'ceux qui vivent à la campagne avec leur langue et leur sang'
Huave 'gens de la mer'	Ombeayiüts 'notre langue'
Totonaque 'trois cœurs'	Tutunáku (Région central-sud) 'homme des terres chaudes'
Tsotsil	Bats'i k'op 'la vraie parole'
Tzeltal	Bats'il k'op 'la vraie parole'



Hommes jouant des pirekwas, musique traditionnelle purepecha sur un bateau qui mène sur l'île de Janitzio (Photo C. Chamoreau)

## Utilisation de technologies digitales et présence sur des réseaux sociaux

La présence sur les réseaux sociaux et, de façon plus générale, l'utilisation des technologies digitales constitue un mouvement récent de transmission des langues autochtones. Elle répond à la perte de la transmission intergénérationnelle et aux migrations des locuteurs en dehors des communautés. À partir des années 2000, différentes initiatives sont nées, la mise en place d'un site Wikipedia en kaqchikel au Guatemala, une chaîne YouTube en quichua en Equateur ou de Tik Tok en nahuatl au Mexique. L'isolement renforcé des communautés et de leurs habitants dû à la pandémie de covid a favorisé de nombreuses réactions digitales provenant de membres actifs des communautés désireux de promouvoir leur langue et leur culture et conserver le contact avec les membres vivant hors des communautés. Ce mouvement a permis aussi d'offrir à un public plus ample des cours de langues autochtones en ligne. Cette offre est multiple et une grande partie des langues autochtones parlées au Mexique peuvent désormais être apprises à travers internet.

L'utilisation des technologies digitales montre un double visage, reflétant la réalité socio-économique et politique du pays. D'une part, elle montre l'exclusion du cyberspace d'une partie de la population autochtone, la fracture numérique est réelle et importante. D'autre part, elle présente les multiples possibilités dont disposent les peuples, les communautés et les individus autochtones pour améliorer leurs conditions de vie collectives et personnelles. La fracture numérique marque le retard existant dans un pourcentage significatif des territoires dans le monde en termes d'accès et d'utilisation des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication. Selon les données de l'enquête nationale sur la disponibilité des technologies de l'information dans les ménages en 2018, dans le secteur rural, 19 % des ménages disposent d'une connexion internet ; 19,3 % des ménages ont un ordinateur ou une tablette et 77,3 % ont un téléphone portable (Inegi 2018, <https://www.inegi.gob.mx>). En outre, selon l'indice de développement des technologies et instruments de communication, les États du Chiapas (14,2%), d'Oaxaca (14,4%), de Guerrero (5,7%) et de Veracruz (9,2%) ont un niveau faible par rapport à la ville de Mexico (66,8%), qui a la valeur la plus élevée. Cela montre une disparité entre les États et un retard plus important dans les États de la République qui connaissent une plus grande pauvreté, une plus grande marginalisation et des pourcentages élevés de population indigène. La fracture numérique s'affiche aussi au niveau social et générationnel. La population marginalisée ayant de faibles revenus n'a que peu accès aux ordinateurs et internet. De même les jeunes sont ceux qui bénéficient le plus des nouvelles technologies de la communication. Au Mexique, les groupes marginalisés sont presque exclus de ces privilèges, et les statistiques parlent d'une concentration des systèmes informatiques dans les villes, laissant de côté les zones rurales et discriminant, au niveau des technologies, les indigènes et autres groupes vulnérables. En outre, traditionnellement l'utilisation principale d'internet au Mexique montre qu'elle est souvent concentrée sur l'information générale et le divertissement ; elle est moins orientée vers une intercommunication ayant pour objectif une meilleure vie de la communauté, des populations locales et régionales. Cependant il serait erroné de croire que l'internet pour tous favoriserait à lui-seul le développement social, économique et démocratique de populations indigènes vivant souvent dans une pauvreté multidimensionnelle, l'analphabétisme et de nombreuses carences économiques. L'utilisation des technologies digitales nécessite certaines conditions matérielles, des compétences et des capacités nécessaires pour les utiliser.

Comparons cette situation avec celle qui existe en France. Cette dernière semble meilleure bien qu'elle montre aussi quelques fractures. En 2018, on estime que 89% de la population est connectée à internet (dont 86% via une connexion à domicile), 78% possède un ordinateur à domicile (4 fois plus qu'au Mexique) et 75% a l'usage d'un smartphone (équivalent, voire légèrement inférieur à celui du Mexique). Comme au Mexique, la fracture numérique semble être de différentes natures. Une fracture générationnelle, puisque les habitants en France de 12 à 39 ans utilisent quasiment tous internet (>99%), mais cette proportion décroît à 93% pour les 40-59 ans, à 82% pour les 60-69 ans et à 53% pour les plus de 75 ans. Au niveau social, une deuxième fracture existe, le niveau de diplôme joue également un rôle important. Ce clivage est particulièrement marqué en ce qui concerne le taux d'équipement en ordinateur : 95% des cadres possèdent un ordinateur à domicile, contre 68% des ouvriers. En 2019, il existe environ 15% de la population française ne sachant utiliser les outils numériques pour effectuer des démarches administratives sur internet alors que celles-ci sont uniquement accessibles sur le net, cet « illectronisme » touche principalement des personnes âgées ou des populations fragiles à revenus modestes. La fracture numérique géographique pourrait sembler importante, révélant par exemple qu'en 2017, selon l'UFC (Association des Consommateurs), le meilleur du très haut débit est accessible pour moins de 1% des habitants en Creuse ou en Dordogne, alors qu'il l'est pour plus de 90 % des habitants à Paris ou dans les Hauts-de-Seine. Cependant, cette fracture tend à se combler de façon générale entre zones urbaines et rurales. Contrairement à ce que l'on pourrait penser a priori, les différences entre les zones urbaines et les zones rurales sont minimes, aussi bien pour la présence d'un ordinateur à domicile (respectivement 69,4 % contre 65 %) que pour la connexion à Internet (65,4 % contre 58,7 %). Le fossé géographique est peu déterminant puisque la taille des agglomérations (grandes villes versus villages) joue peu. Les seules difficultés concernent les habitations isolées, distantes de plusieurs kilomètres d'un point de concentration.

Au Mexique, l'utilisation des technologies digitales révèle des tensions entre des peuples indigènes préservant leurs cosmogonies et fêtes ancestrales, partagées par les membres d'une culture, et l'inclusion à un monde de plus en plus globalisé, qui a un impact sur la vie socioculturelle des groupes ethniques. L'entrée de l'internet et son utilisation a permis de rendre accessibles et de partager leurs cultures et leurs langues dans le cyberspace. Face à ces tensions, un des défis importants est la documentation voire, peut-être, la survie de ces cultures et langues millénaires. Cet effort de l'intérieur des communautés est donc pertinent et remarquable afin de diffuser leurs cultures, leurs langues, leurs propres visions du monde, mais aussi afin de lutter chaque jour pour avoir un rôle dans la vie politique, sociale, culturelle et économique du Mexique.

Illustrons ces réactions digitales à travers quelques actions, commençons par des sites internet institutionnels, créés pour des publics locuteurs de langues indigènes ainsi que des publics plus amples.

Les écrivains en langues indigènes (<http://www.nacionmulticultural.unam.mx/eliac/>) disposent d'un site web multilingue conçu comme un espace de création et de construction littéraire indigène, où ils visent à diffuser les connaissances, les valeurs et la cosmovision des peuples originels du Mexique. Un objectif très clair est d'enrichir les différentes langues à travers la littérature, afin de contribuer au renforcement des langues indigènes, de perpétuer leur validité dans le contexte universel, en valorisant les différentes expressions artistiques et littéraires que chaque écrivain apporte de sa culture. Ils cherchent ainsi à encourager la participation des écrivains en langues indigènes à des événements locaux, régionaux, nationaux et internationaux et à promouvoir la reconnaissance officielle des langues

autochtones en tant qu'instrument des contenus d'enseignement et d'apprentissage dans les cycles primaire, secondaire et supérieur. Dans ce site ils élaborent des propositions de formation professionnelle pour les écrivains et les traducteurs dans les différentes langues du pays, tout en créant une nouvelle conscience nationale, basée sur le respect et la tolérance envers la diversité linguistique et culturelle. Les langues représentées au sein de l'association sont les suivantes : yucatèque, chol, tojolabal, tseltal, tsotsil, zoque, nahuatl, hñahñu, mazahua, tlapanèque, huichol, purepecha, zapotèque, mixtèque, mazatèque, totonaque, teenek, chontal de Tabasco et popoluca.

Un autre site internet est aussi très important, celui de l'Institut National des Langues Indigènes (INALI). L'INALI a été créé en 2003 comme l'organe gouvernemental principal de la mise en place de la Loi Générale des Droits Linguistiques des Peuples Indigènes (<https://www.inali.gob.mx/>). Son site multilingue expose les actions de cette institution et rend librement accessible de nombreuses publications en langues indigènes. Le site est un instrument conçu, tant pour la société en général en apportant des informations concernant les différentes langues parlées au Mexique qu'un site pratique pour les locuteurs en ciblant des thématiques juridiques, pédagogiques, sociales et de santé (en particulier lié aux gestes contre le covid, [https://site.inali.gob.mx/Micrositios/materiales\\_de\\_prevenccion\\_covid-19/index.html](https://site.inali.gob.mx/Micrositios/materiales_de_prevenccion_covid-19/index.html)). Le site est aussi un instrument pour les locuteurs, les enseignants et les traducteurs des langues autochtones car il offre de nombreux matériaux écrits et oraux en langues indigènes. La transmission de programmes radio, comme par exemple, le programme 'Guarda-voces' : [https://site.inali.gob.mx/Micrositios/guardavoces\\_radio/](https://site.inali.gob.mx/Micrositios/guardavoces_radio/) et [https://site.inali.gob.mx/Micrositios/contigo\\_a\\_la\\_distancia/index.html](https://site.inali.gob.mx/Micrositios/contigo_a_la_distancia/index.html).

D'autres initiatives sont conçues et proviennent des communautés. Elles manifestent des expressions culturelles, pédagogiques et pratiques assez variées.

Dans les communautés, avoir accès aux réseaux sociaux, en particulier sur le téléphone portable implique l'acquisition d'un objet culturel, l'acquisition de nouvelles pratiques culturelles et communicatives et, dans certaines communautés, le développement de nouvelles affectivités telles que le choix d'un partenaire dans les réseaux virtuels invisibles que les adultes analphabètes ne peuvent ni imaginer ni contrôler. En ce sens, cette émergence culturelle cible surtout la jeunesse qui crée, recrée et reconfigure son identité à l'intersection des cultures de la jeunesse mondialisée et des cultures ethniques. Dans le même temps, de nouveaux espaces de socialisation émergent parmi les groupes de jeunes qui participent aux pratiques médiatiques des cultures mondiales de jeunes — SMS, WhatsApp, Facebook, YouTube, TikTok et autres réseaux sociaux — qui inventent leurs propres références culturelles.

La langue tseltal, langue de la famille maya parlée par plus de 500 000 personnes, principalement dans le Chiapas est assez active sur les réseaux de communication. L'offre de cours de tseltal en ligne est importante en particulier grâce à des étudiants de l'Université Interculturelle du Chiapas (UNICH) qui ont créé des applications pour enseigner cette langue. Ces applications ont été inventées afin de fonctionner principalement sur des téléphones portables permettant une plus grande accessibilité et diffusion. Ces cours sont ouverts pour locuteurs de langues et pour un public général en fonction des modalités (<https://www.unich.edu.mx/curso-basico-de-tzotzil-tzeltal-chol-zoque-e-ingles/16424/>). Ils sont conçus comme l'apprentissage d'une langue seconde permettant aussi la familiarisation avec les manifestations culturelles tseltal. D'autres instruments, comme le site Facebook <https://www.facebook.com/groups/1585447471711298/> permettent de diffuser et

d'enseigner la langue mais aussi la culture tseltal. Les membres de ce groupe peuvent s'exprimer en espagnol ou en tseltal, ce qui favorise la communication écrite en cette langue ainsi que différentes expressions culturelles.

Un autre domaine est amplement présent, davantage sur YouTube, il s'agit de la richesse musicale des locuteurs de langue tseltal : de la musique traditionnelle (<https://www.youtube.com/watch?v=GkRQzLB-Lwo>) au rock (<https://www.youtube.com/watch?v=onsrDh5m-J0>). Ces vidéos favorisent une expression orale en tseltal permettant d'entendre la langue, et la traduction écrite sous forme de sous-titres en espagnol, permet d'avoir accès au sens pour les non-locuteurs. D'autres vidéos sur YouTube sont spécialisés à l'aide juridique et sociale pour les locuteurs de langues tseltal, en particulier pour les migrants aux Etats-Unis ([https://www.youtube.com/watch?v=QdFcSwIV\\_80](https://www.youtube.com/watch?v=QdFcSwIV_80)). Cette vidéo fournit les informations pratiques de base pour les migrants, elle est entièrement en tseltal (oral et écrit). D'autres vidéos spécialisées en tseltal s'adressent directement aux droits des femmes dans leurs communautés ainsi qu'à leur participation politique au niveau national, en particulier le vote libre (<https://www.youtube.com/watch?v=zirG6hVZ3xE> ou <https://www.youtube.com/watch?v=F7as31LC-8A>). Ces vidéos sont parlées en tseltal et sous-titrées en espagnol. Enfin d'autres vidéos apportent des informations ciblées sur la santé des femmes et sur les gestes de prévention en matière de reproduction (<https://www.youtube.com/watch?v=3QWHumLRlf8>). La pertinence de ces ressources est leur accessibilité sur des téléphones portables, leur durée assez courte (1 à 2 minutes), et leur caractère pratique, les informations principales sont présentées clairement. A ces ressources publiées en ligne par des membres de la communauté tseltal ou des organismes officiels

voulant informer les membres de la communauté tseltal ayant peu d'accès à des informations en langue espagnole, il faut ajouter de nombreux groupes sur Facebook qui permettent, comme on l'a vu ci-dessus, d'informer et de diffuser la langue et la culture mais aussi qui favorisent les échanges quotidiens en langue tseltal pour des personnes éloignées de leurs communautés. Ces groupes favorisent généralement l'utilisation de la langue écrite, induisant ainsi la transmission à l'écrit de la langue qui se faisait traditionnellement uniquement à l'oral.

Au-delà des manifestations locales, les sites internet permettent aussi de mettre en ligne des traductions en langue tseltal d'œuvres de la littérature internationale, comme

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, édition en langue tseltal.



'Le petit Prince', traduction réalisée en coopération avec le CEMCA, l'ambassade de France au Mexique et le CIESAS (Centre de Recherches Supérieures en Anthropologie Sociale). Il est possible d'écouter par exemple un chapitre du *Petit Prince* en tseltal <https://soundcloud.com/inpimx/el-principito-version-en-23?in=inpimx/sets/el-principito-de-antoine-de-saint-exupery-en-lengua-tseltal-de-chiapas>. Le CEMCA en coopération avec différentes institutions locales a d'ailleurs fait un effort important de traductions et publications de cette œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry à différentes langues autochtones du Mexique, comme le totonaque, l'otomi ou le teenek (<https://cemca.org.mx/es/tag/el-principito/>), en plus d'une version bilingue en zapotèque de la vallée (<https://tienda.cemca.org.mx/producto/el-principito-zapoteco-9782111628663/>).

La pluri-dénomination des langues, le choix d'une dénomination comme la présence des langues dans les réseaux sociaux et technologies digitales sont de nouvelles formes de transmissions des langues et cultures autochtones. Au-delà de la diffusion des langues et des identités indigènes, ces actions et ces initiatives révèlent des revendications sociales et des enjeux politiques importants nés le plus souvent dans des communautés ou bien créés par des locuteurs qui agissent comme des médiateurs de leur propre culture et de leur propre langue, médiateurs entre deux mondes, médiateurs désireux de forger leur propre itinéraire social, politique et linguistique.



Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, édition en langue zapotèque.